

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre. Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

DES ENTRÉES GRATUITES ET DE LA CRITIQUE A PROPOS D'UNE LETTRE DE M. JULES,
UD JOURNAL DU COMMERCE ET DU COURRIER DE LYON.

Il résulterait d'une lettre de M. Jules Dérippe, insérée dans *l'Épingle* de dimanche, qu'un journaliste, en échange de ses entrées, perd tout droit de critique et ne peut plus garder qu'une entière neutralité sur les hommes et les choses d'une direction. Nous avons une trop haute estime du caractère de M. Provence pour croire, comme nous le dit M. Jules, qu'il nous estime assez peu pour faire présider une semblable pensée à la faveur des entrées. Nous les repousserions à un tel prix. Nous comprenons trop tout ce qu'a de noble et de sacré notre mission de journalistes pour la ravalier à un si mercenaire servilisme. Et comme nous professons le plus profond mépris pour quiconque a la lâcheté de tirer sans relâche contre une direction, parce qu'elle n'a pas pris un ou quarante abonnemens à son journal, de même nous trouvons qu'il y aurait aussi de la lâcheté à vendre son silence pour des entrées gratuites ou pour toute autre faveur.

Nous l'avouerons donc, nous aimions à croire que M. Galois démentirait dans sa feuille d'hier les sots et déhontés propos qu'on lui a fait tenir. Nous avons vainement attendu et cherché ce démenti, et désormais le public sait toute la valeur et toute la portée des incen-

santes attaques du *Journal du Commerce* contre la direction de M. Provence.

Ainsi, dans son parti pris de nuire, il reprochait ces jours-ci à l'Administration d'envoyer à Clermont deux des sujets du ballet, et de priver par-là le public lyonnais de leur talent, et les ouvrages chorégraphiques de leur concours. Et savez-vous quels sont ces artistes? — Devinez : — M^{me} Méjean, dont le parterre a demandé et obtenu le renvoi, et M. Lerouge! Jugez!

Revenons à M. Jules, et expliquons-nous avec lui sur ce qu'il appelle nos entrées gratuites. Un journal ne doit être ni acerbé ni flagorneur ni neutre. Un journal, pour un directeur intelligent, c'est la voix de tous, c'est une sentinelle veillant à ses intérêts, s'occupant des détails de la scène, donnant des éloges ou des critiques à ceux des acteurs qui progressent ou déclinent, jetant au public le nom des ouvrages et des artistes dignes de son attention et de sa curiosité. Un journal enfin doit former le goût du public, et non se traîner à sa remorque. Un journal doit servir des intérêts généraux, ceux de l'art, et non des intérêts privés; autrement, quelle foi voulez-vous qu'on ait en lui?

Les entrées ne sont plus gratuites alors que le journaliste remplit consciencieusement le devoir que lui impose sa conscience. M. Jules Dérippe le lui rend difficile, et la neutralité, nous en convenons, aurait

alors ses douceurs pour lui comme pour nous.

Nulle animosité de personne n'est venue se glisser dans notre critique et armer notre plume. Nous l'eussions plutôt brisée que de la faire servir à de petites passions privées. Nous voulons le progrès de l'art; car nous l'aimons et nous avons toujours eu des encouragements et des conseils pour ceux de nos artistes qui, comprenant que leur art n'était point stationnaire, ont cherché à sortir de la vieille ornière du mélodrame, où les éclats de voix et la force des poumons remplaçaient le ton naturel de la conversation et les véritables accens de la passion.

Aussi signalons-nous les progrès sensibles qu'a faits M. Danguin. M. Cachardy nous a révélé dans *Un Premier Amour* tout ce qu'on peut attendre de lui. Nous sortirons d'une critique tranchante et exclusive M^{me} Faivre, qui possède un si bon ton de comédie, une si remarquable tenue, et qui s'inspire si bien de ses rôles, quand ces rôles, toutefois, ne sont pas d'une trop grande disproportion avec son âge. Car alors, tout en elle devient maniéré; voix et jeu. Rousseau a cherché aussi à entrer dans la bonne voie; doué d'intelligence, plein de zèle et soigneux dans sa mise, s'il n'a pas encore toutes les qualités des fort jeunes premiers, il est d'âge à les acquérir. Nous lui conseillerons d'éviter la voix de tête, de régler son diapason sur celui de la conversation ordinaire, et de ne jamais jeter ses phrases au parterre; cela nuit à l'illusion scénique. Rousseau nous semble avoir sa place marquée sur notre seconde scène, à côté d'un fort premier rôle.

Tout en reconnaissant les droits imprescriptibles de la critique tant qu'elle tombe sur l'artiste et non sur l'homme, nous la voulons encore faite avec certaines formes urbaines et plaçant le remède à côté du mal, le conseil à la suite du blâme; dire à un artiste qui peut devenir meilleur à force d'études: vous êtes mauvais; c'est le désespérer et le perdre dans l'esprit public, sans lui rien apprendre. — C'est ce qu'a fait brutalement le *Courrier de Lyon*. — A cela vous répliquerez que tel qui est mal placé au premier rang, pourrait être bien au second s'il savait y descendre, ou bien que tel qui ne sera jamais un bon acteur, pourrait faire un excellent pâtissier. — Et pourquoi ne rirait-on pas de lui comme on a ri des vers de M. Joseph Bard, comme on a ri de l'*Espagnole*. — Les auteurs ont-ils réclamé contre ce fou rire? ont-ils poursuivi les rieurs sur le terrain du combat singulier. — En eussent-ils fait de meilleurs vers, une meilleure pièce, après un échange de balles dans leur chair ou dans l'air? Tant que la critique, nous le répétons, porte sur l'art et non sur l'homme, elle ne reconnaît pas à l'homme le droit de lui demander raison. Elle n'a aucune réparation à lui accorder. N'est-ce pas assez d'avoir lu, vu ou entendu, et d'avoir encore un jugement à prononcer. La critique est donc dans son

droit, et l'artiste quel qu'il soit, peintre, musicien, poète ou comédien, est tout à fait dans son tort. Telle est notre pensée.

L. B.

GYMNASE LYONNAIS.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE M. BARQUI.

LA LECTRICE, — LA SALAMANDRE, — LIONEL.

Développée sous la forme du roman, peut-être l'idée-mère de LA LECTRICE nous eût-elle valu quelque'un de ces livres écrits avec le cœur et pour le cœur; livres si rares de nos jours que le secret de les produire semble être descendu dans la tombe avec l'ingénieux auteur d'ADOLPHE. Rien de plus attachant, en effet, que cette petite histoire, si elle ne se trouvait ainsi resserrée entre les étroites limites du cadre d'un vaudeville; aussi ne résisterons-nous pas au désir de la reproduire ici, le plus brièvement possible.

Dans une petite ville d'Angleterre, vivait une jeune femme, heureuse et fière de son titre d'épouse. Jamais la médisance n'avait osé s'attaquer à la réputation de Lady Caroline, lorsqu'un jeune lieutenant de dragons, exaspéré par ses rigueurs, s'avisa de s'élever, par escalade, jusqu'au balcon sur lequel donnait la chambre de l'inhumaine beauté. Il ne put y pénétrer, malgré tous ses efforts; mais il fut aperçu des maisons voisines et, le lendemain, les bruits les plus injurieux à l'honneur de lord Preston circulaient par la ville. La médisance prenait sa revanche et s'en donnait à cœur-joie. Sur ces entrefaites, le mari revient de voyage; ne sachant à qui s'en prendre, il provoque en masse le régiment de dragons; mais le jugement de Dieu lui donna tort, car il fut tué dès la première rencontre.

Déshonorée aux yeux de tous, repoussée de la maison de son père, la malheureuse femme ne tarda pas à s'expatrier; elle avait obtenu une lettre de recommandation pour une comtesse, retirée au fond de l'Ecosse, et c'est là qu'elle se rendit. Par un singulier hasard, le neveu de cette dame n'est autre chose que ce lieutenant de dragons, dont l'étourderie causa tous les maux de Lady Caroline. Ce neveu est venu passer quelques mois au château et, comme il a quitté la ville dès le lendemain de sa funeste entreprise, il ignore complètement les épouvantables résultats de cette folie de jeune homme. C'est déjà, sans doute, un rare bonheur que cette fortuite rencontre; mais le hasard fera plus encore: décidément il tient à réparer ses fautes. Un vénérable vieillard vient réclamer l'hospitalité au château; sa voiture s'est brisée à quelque distance; il est accueilli par la comtesse avec un empressement d'autant plus sincère, qu'elle entrevoit déjà la possibilité de placer auprès de lui la jeune et pauvre étrangère. Lady Caroline a reconnu son père; l'espoir de se justifier et de le fléchir s'est fait jour dans son cœur; et c'est avec la plus vive reconnaissance qu'elle accepte les fonctions de lectrice, auprès du vieillard que les chagrins ont rendu aveugle. Une circonstance favorable à ses projets ne tarde pas à se présenter: chargée du soin de lire la correspondance du vieil aveugle, elle suppose qu'elle vient de décacheter une lettre de sa fille. « Donnez! donnez! s'écrie le vieillard! et ses mains, tremblantes de colère, froissent le papier qu'une ruse bien pardonnable livre à ses emportements. Cette lettre n'existe pas: c'est dans le cœur de la pauvre fille qu'elle est écrite; et, lorsque son père, revenu de sa première fureur, réclame cette lecture qu'il redoutait d'abord, c'est à genoux que Lady Caroline satisfait à ce désir; elle dit avec tant d'âme et de vérité les douleurs de la fille repoussée que, malgré le triple airain dont les années semblent avoir enveloppé ce cœur de vieillard, il comprend enfin que sa fille est innocente et qu'elle seule a pu plaider ainsi la

cause de Caroline. Caroline est dans les bras de son père. Mais si le père est enfin désabusé, le monde en sera-t-il moins impitoyable! Approchez, jeune homme : vous avez compris que vous deviez une réparation égale aux maux que vous aviez faits; sollicitez la main de Lady Caroline et n'escaladez plus les balcons à l'avenir, surtout quand il fera clair de lune; car une réparation de cette nature n'est guère possible qu'une fois dans la vie. Le lieutenant de dragons fait comme il est dit.

Mad. Herliska a fait couler bien des larmes sur les malheurs immérités de Lady Caroline; jamais elle ne s'était montrée à nous plus pathétique et plus vraie. M. Danguin aurait droit aussi à des éloges sans restriction, s'il n'oubliait trop souvent que le père de Caroline est un vieillard brisé par la douleur autant que par les années. Il a parfois des éclats de voix et des gestes qu'il chercherait vainement à justifier par l'irascibilité du personnage qu'il représente. Un mot à MM. les figurans : qu'ils apprennent, s'ils l'ignorent, qu'en tout pays la politesses est un devoir, même pour les chasseurs. Si la crainte des rhumes de cerveau ne leur permet pas de rester tête nue, qu'ils songent, au moins, à se découvrir au moment où ils pénètrent dans les salons de la comtesse. Quant au frac noir, qu'ils ont adopté comme habit de chasse, c'est une innovation burlesque que, toutefois, nous leur passerons volontiers, s'ils promettent de chanter moins faux à l'avenir.

Nous dirons peu de chose de *LA SALAMANDRE*, vaudeville en quatre actes, de MM. de Livry, de Forges et Leuven. C'est, sans nul doute, un maigre croquis du tableau si remarquable d'Eugène Sue. Bien des figures ont disparu de la scène, et parmi celles qui restent, il en est plusieurs que l'on est réduit à compléter par le souvenir. Mais, à tout prendre, l'auteur de *LA SALAMANDRE* aurait pu tomber en de pires mains; Atar-Gull, si j'ai bonne mémoire, ne rencontra pas aussi bien, à beaucoup près. Voici, au surplus, le canevas de la pièce, sans broderie aucune : au premier acte, M. de Longetour pèse du tabac : Napoléon, qui se connaissait en hommes, en avait fait un débitant, mais les Bourbons sont de retour, et l'ancien émigré sera capitaine de vaisseau. Au second acte, les matelots de *LA SALAMANDRE* boivent et chantent, boxent et rient. Le capitaine de Longetour se fait un peu attendre. Il arrive cependant, et l'on s'embarque. Bon voyage! mais quel bruit! l'éclair sillonne la nue; le vaisseau craque de toutes parts; Longetour crie : Sauve qui peut! A cette exclamation, si peu française, le poignard de Pierre Huet, le lieutenant, s'est levé sur le capitaine. Mais la tempête se calme et Longetour aussi. Ainsi finit le troisième acte. Au quatrième, Longetour a repris terre; les félicitations lui arrivent de toutes parts; c'est à lui que l'amirauté attribue le salut de *LA SALAMANDRE*. Pierre Huet est condamné à mort pour le crime d'insubordination. Mais s'il n'a pas le pied marin, Longetour n'en est pas moins honnête homme. Il conte l'histoire, s'accuse de la meilleure grâce du monde, restitue à Pierre Huet tout le mérite de l'expédition, et obtient sa grâce. Le lieutenant est enfin proclamé capitaine de *LA SALAMANDRE*. C'est justice, mais ce serait justice aussi que de rendre ses carottes à l'ex-capitaine Longetour.

Célicourt a été, ce qu'il est toujours, un acteur intelligent et naturel; mais le rôle de Longetour exige des qualités qu'il ne possédait jamais : avant d'être marchand de tabac, à l'enseigne de la Grosse Carotte, M. de Longetour avait émigré; il appartenait donc à cette classe qui, à défaut d'autre mérite, a toujours réuni l'élégance des manières à celle du langage, et rien de pareil ne se retrouve dans ce personnage, tel qu'il nous a été rendu. Ceci n'est qu'une observation sans utilité, nous le savons; mais il en est une autre dont Célicourt profitera, sans doute, à moins qu'il ne veuille lutter bientôt de hâillons avec M. Jules Deripe. Nous lui conseillons donc de mieux choisir ses costumes à l'avenir : l'habit de capitaine qu'il avait endossé dans *LA*

SALAMANDRE, serait de mise, tout au plus, dans la livrée d'un charlatan. — Danguin est très-bien placé dans le rôle de Pierre Huet. Son talent grandit, tandis que tant d'autres décroissent autour de lui.

L'espace, réservé au feuilleton, ne nous permet pas de parler aujourd'hui de *LIONEL*, la pièce complémentaire de cette soirée; mais nous y reviendrons bientôt.

CARL.

FACULTÉ DES SCIENCES.

La faculté des sciences, rétablie par ordonnance royale, a ouvert ses cours par une séance solennelle qui a eu lieu le 29 janvier dernier, au palais Saint-Pierre. MM. Soula Croix, Vachon-Imbert et Boussingault ont prononcé chacun un discours.

ORDRE DES COURS.

Les cours auront lieu dans l'ordre suivant pendant l'année scolaire 1855.

(Les cours de physique et de chimie se feront dans le grand amphithéâtre, quai de Retz, aussitôt après l'achèvement des travaux).

COURS.	PROFESSEURS.	JOURS ET HEURES DES LEÇONS.
Mathématiques,	MM. Cournot,	Les mardis, jeudis et samedis, à 10 heures et demie.
Astronomie,	Clerc,	les mardis et samedis, à 1 heure.
Physique,	Tabareau,	les mercredis et samedis, à 6 heures du soir.
Chimie,	Boussingault,	les lundis et vendredis, à 11 heures.
Zoologie,	Jourdan,	les mardis et samedis, à 3 heures.
Botanique,	Seringe,	les lundis et jeudis, à 4 h. 1/2.
Minéralogie et Géologie,	Fournet,	les mercredis et vendredis, à 3 heures.

Les cours seront publiés et gratuits.

Les aspirans aux grades de bachelier, de licencié et de docteur dans les sciences mathématiques ou physiques, devront prendre leurs inscriptions, et de produire à cet effet : 1° Leur acte de naissance; 2° leur diplôme de bachelier-ès-lettres.

Ces inscriptions sont nécessaires pour se présenter aux examens, à moins d'une dispense spéciale accordée par M. le ministre de l'instruction publique.

On s'inscrit au secrétariat de l'Académie.

Lyon, le 15 janvier 1855.

Le doyen de la Faculté,
BOUSSINGAULT.

Vu et approuvé par nous, recteur de l'Académie,
J. SOULACROIX.

M^{me} Clara Francia Mollard vient de faire à la fois une jolie romance et une bonne œuvre. *Le Prisonnier mourant*, mis en musique par Doche et embelli par une lithographie de notre spirituel artiste Jacques Arago, se vend au profit des détenus politiques. Voilà bien des titres à la faveur du public!

Nous avons été assez heureux pour voir dans l'atelier de M. Guindrand un remarquable tableau qu'il vient d'envoyer à l'exposition de Paris. Cette nouvelle page fait le plus grand honneur à son pinceau, par la sévère

simplicité de la composition et par la vérité des effets. C'est une vue des côtes du Nord, une campagne immense sous un ciel d'orages. La mer vient mourir sur une plage sablonneuse. Tout cela est grand, large, profond comme un panorama. On est véritablement sous un autre ciel, et cette campagne, où tout est grave, austère et nu, s'harmonise très-bien avec les nuages et les vagues qui se déroulent majestueusement. M. Guinand nous semble avoir évité ces effets produits par des lumières heurtées qu'on lui reprochait. Sa peinture nous paraît plus consciencieuse depuis les études que son voyage en Hollande l'a mis à même de faire.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le concert des jeunes frères Foltz, flutistes remarquables, avait attiré un peu de monde au Grand-Théâtre. *Le Mari de la Favorile*, qu'on avait eu le tort de ressusciter pour la troisième fois, n'a pas pu être achevé. Le public a jeté son veto sur le dernier acte. Les jeunes virtuoses Foltz ont été applaudis, non pour leur âge, mais pour leur talent qui a devancé le temps. Le plus jeune des trois a produit sur sa flûte des effets extraordinaires. Nul doute que le concert qui a lieu ce soir ne soit plus productif que le premier.

— Nous recommandons à M. Provence les pièces suivantes pour les faire mettre à l'étude : *La Famille Moronval*; *la Famille Lusigny*, drames pleins d'intérêt; et *Jeanne Vaubernier*, piquante comédie, sur laquelle le rôle de Jeanne jette une si grande gaité.

— On annonce la prochaine représentation à Paris de deux grands ouvrages destinés à faire époque dans nos fastes dramatiques. L'un de ces ouvrages, intitulé *Chatterton*, a pour auteur M. Alfred de Vigny. L'autre est une comédie de M. Victor Hugo, sur la cour de Louis-le-Grand, intitulée *Madame de Maintenon*. M^{lle} Mars et M^{me} Doval y joueront les deux principaux rôles. M. Victor Hugo a fait ses preuves pour la reconstruction d'une époque historique, nul doute aussi que son ouvrage sur *Madame de Maintenon* ne soit une page digne du grand siècle. On aime à voir un talent de sa trempe s'attaquer à un pareil sujet, et prendre corps à corps cette cour dont l'éclat se reflète jusqu'à nous. Ainsi l'auteur de *Notre-Dame de Paris* va nous dédommager du silence de quelques mois qu'il a gardé, et qu'il sait si bien employer dans l'intérêt de nos émotions et de sa gloire.

Quant au drame de M. Alfred de Vigny, le sujet de *Chatterton* revenait de droit à l'écrivain qui a tracé le beau livre de *Stello*. Dans ce livre aux pages saisissantes, la figure du poète anglais est reproduite avec le pinceau de Van-Dyck. Voilà un heureux augure pour l'œuvre dramatique. *Chatterton* dévoré par la misère, *Chatterton* n'ayant que des trésors de génie, constitue

au théâtre une véritable innovation. Nous avons foi au poète qui nous donne un second portrait de cette figure de prédilection; il n'y a que les écrivains supérieurs, capables de creuser ainsi une existence, et d'extraire d'une mine tout l'or qu'elle renferme.

Le mois qui vient de s'écouler a compté de notables décès :

M^{lle} Duchesnois, qui sous la couronne de Marie Stuart nous a fait répandre tant de larmes, vient de mourir, à Paris, dans la misère. M^{me} Valmonzey l'a suivie de près dans la tombe. Notre scène française, déjà si pauvre en talens, voit chaque jour s'éclaircir les rangs des meilleurs interprètes de nos chefs-d'œuvre.

Le monde littéraire et poétique déplore la fin prématurée d'Elisa Mercœur, jeune muse venue de Nantes à Paris où elle débuta sous les auspices de Chateaubriand. Triste et désenchantée, trahie par la gloire et la fortune, elle y a terminé sa vie dans les douleurs d'une maladie de poitrine. Elle laisse une mère inconsolable et dans le plus grand dénûment. Gustave Drouineau, à qui nous devons des romans fort estimés, tels que *Résignée*; *Sous les ombrages*; *Ernest*; *Le Manuscrit vert*, etc.; et *Rienzi*, ouvrage dramatique qui a obtenu dans le temps un légitime succès; Gustave Drouineau vient de succomber aussi, à la suite d'une aliénation mentale, dans laquelle son système de néo-christianisme semblait avoir une grande part. Ce qui a aggravé la situation malade de l'auteur de *Rienzi*, c'est l'annonce de la réception aux Français, d'un ouvrage de Casimir Delavigne, dont le sujet et le titre : *Don Juan D'Autriche*, étaient les mêmes que ceux d'une pièce à laquelle il avait mis la dernière main. A cette nouvelle, M. Casimir Delavigne s'est empressé de retirer son œuvre et de solliciter un tour de faveur pour celle de son infortuné confrère : il était trop tard. Ce trait de délicatesse n'en honore pas moins le caractère de l'auteur de *L'Ecole des Vieillards*.

Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans les Débats la lettre suivante. M. Drouineau se ressuscite, et nous nous en félicitons.

La Rochelle, 29 janvier 1835.

MONSIEUR,

Je me trouve fort heureux de pouvoir détruire par quelques lignes, les bruits qui ont couru relativement à ma mort présumée : je me suis réfugié dans une solitude occupée, où je m'efforce d'oublier des chagrins que m'ont suscités mes écrits. Mes travaux étrangers au théâtre ne m'avaient pas permis de songer à mon drame de *Don Juan d'Autriche*; mais je suis charmé d'avoir l'occasion de remercier vivement MM. les Membres de la Commission des auteurs dramatiques, et en particulier M. Casimir Delavigne, de leur bienveillance pour un confrère absent, qui sait garder souvenir des services qui lui sont rendus; les intentions de la Comédie-Française me sont précieuses, et j'espère pouvoir en profiter.

Gustave DROUINEAU.

EN VENTE

CHEZ LOU S BAEUF, RUE SAINT-DOMINIQUE, N. 2.

LA
VÉNVS D'ARLES,
LECTURE DU MATIN,
Par M. Joseph Bard.

2 volumes in-8°, figures imprimées sur papier fin.

PRIX : 12 FRANCS.